

Dialogue sur le Chemin

Janvier 2024 # 1

Lama Tsony

J'ai eu plusieurs vies au cours de cette année sabbatique.

La première partie fut de trouver pourquoi j'avais tous ces problèmes de santé. C'est comme si mon corps avait dit à mon esprit « tu fais sans moi ! Je n'ai plus envie de faire ça ! ». Ce fut de plus en plus clair qu'il fallait que je prenne du temps pour me soigner et donc j'ai vu tous les médecins spécialistes qu'il fallait. J'ai travaillé aussi avec une énergéticienne : c'était un travail à la fois spirituel et physique. J'ai surtout voyagé pour être ailleurs et voir d'autres choses, parfois avec Wendelin mais aussi beaucoup tout seul parce que, quand on est en couple, on a nos habitudes et on les emmène avec nous. Il est important, pour elle aussi, d'avoir son propre temps. Elle a fait aussi ses voyages et ses expériences.

Le déclic fut ma santé puis, ensuite, ce fut un besoin de prendre un espace et de faire un chemin de transformation. Et puis il a eu un effet « boule de neige » puisque Wendelin a fait son propre travail de son côté. On se retrouvait ici et là mais parfois on était comme en retraite, indépendamment l'un de l'autre, pour pouvoir faire un travail en profondeur. Ce qui ressort de ça n'a rien de révolutionnaire. Je n'étais pas parti avec l'idée que j'avais une année pour trouver la clé du problème.

Il y a quelques jours j'ai été dîner avec des amis dans un restaurant chinois et à la fin, on nous a donné un petit biscuit avec, dedans, une petite formule de sagesse et pour moi c'était « la clé de la résolution de tous les problèmes est souvent la clé de votre voiture ». J'ai trouvé que c'était très approprié parce qu'en effet, j'ai pris la voiture et j'ai dit : « on va vers le sud, puis vers l'ouest, puis vers le sud ». Donc le voyage fut une façon d'être et une façon d'être autrement qu'une destination. Je n'avais pas d'idées préconçues sur ce que je souhaitais ou pensais trouver. J'ai trouvé des choses qui m'appartiennent et que je dois travailler, comme on a tous nos vieilles habitudes à transcender pour aller vers quelque chose d'autre. C'est difficile parce que tout ça est mélangé avec le Dharma. Il y a une sorte de « confusion des genres », ce que je suis, ce que je représente, le fait que je sois un enseignant du Dharma.

On en parlera peut-être plus tard dans nos discussions mais la question est « comment est-ce que notre idéal de Bodhisattva peut être pollué par nos vieilles habitudes égocentrées ou des traumas non résolus ? ». Ils viennent en quelque sorte amplifier nos problèmes et ces problèmes viennent polluer l'idéal du Bodhisattva qui, à mon sens, est beaucoup plus simple. Donc je me suis retrouvé dans une sorte de prison que j'avais construite moi-même et que j'ai définie avec un jeu de mot en anglais « je suis un *pleasoner* », un prisonnier de l'apparente nécessité de faire plaisir. Il fallait aller voir là-dedans. Pourquoi est-ce que je dois faire plaisir ? Est-ce que c'est le rôle d'un enseignant du Dharma de s'assurer que tout le monde est heureux et content ? Je ne crois pas. Mais ça venait polluer la relation et je m'apercevais que je faisais beaucoup de choses sur une base d'anticipations et de préconceptions en

pensant que c'était ce que le monde attendait de moi. En fait, si je suis honnête, le monde n'attend pas grand-chose de moi ou alors, ce qu'il attend de moi n'a rien à voir avec ce que je pense qu'il attend de moi.

C'est une réflexion générale et je pense que tout le monde est confronté à ça. J'ai donc décidé d'être plus dans la réception que dans la proposition. Je laisse les hommes et les femmes, que je rencontre, me rencontrer. On commence un dialogue, une discussion. Je les écoute et s'ils me demandent un avis, je peux éventuellement donner mon sentiment sur ce qu'ils m'ont dit et souligner parfois la réponse qui est dans leur question parce que, peut-être, ils ne l'avaient pas entendue. Je leur demande alors simplement de répéter.

C'est un travail qui est moins proactif mais beaucoup plus en réception et en présence.

C'est pour cela que j'ai recommencé cette année à dire « oui » à un certain nombre de projets mais très peu, en fait. Si vous avez regardé sur mon site, comparativement aux autres années où ça ressemblait à du stakhanovisme forcené, il n'y a que deux rencontres : une en France, chez mon ami Tsultim dans les Alpes de Haute Provence et puis une en Italie dans le petit village de Bordo. J'ai été très clair : je n'ai pas envie d'arriver avec un thème. J'ai envie de rencontrer les gens, on s'assoit, on discute.

J'ai envie de continuer ces Dialogues pour aider les uns et les autres quand cela est utile et possible à traiter leur chemin, les joies et les difficultés qu'ils rencontrent dans leur pratique. Je n'ai plus envie de faire des cours magistraux.

Heureusement, après le Covid, il y a un florilège de cours en ligne ou des lieux comme Dhagpo où on peut écouter des Acâryas et tous les fondamentaux du bouddhisme. Je n'ai plus envie de parler des 43 machins ou des 52 trucs. Je ne peux plus. C'était sans doute un des problèmes que j'avais: je ne voulais plus faire ça. Mais comment changer ? Pour changer, il faut une rupture et s'en aller et pour signifier la rupture, je laisse être ma barbe et mes cheveux. Cela montre qu'il y a un avant et un après. Voilà, c'est ce que j'ai trouvé dans cette période.

L'été dernier, j'avais des engagements auprès de deux groupes en Autriche et en Slovaquie. Je leur ai dit: « je viens vous voir mais vous allez être mon public-test pour voir comment cela fonctionne ou comment ça pourrait fonctionner parce que tout est ouvert, même la possibilité de tout arrêter et d'aller travailler ailleurs». Il y avait une révolution profonde avec une vraie remise en question. On a eu une semaine fantastique en république tchèque avec un public très bien et j'ai eu le temps de vraiment rencontrer tout le monde individuellement. On a parlé de leur vie, du Dharma dans leur vie et de leur vie à la lumière du Dharma, de façon pratique et ancrée dans la réalité.

Une chose a été très importante pour moi: puisque je n'avais pas le temps de tout faire, Wendelin qui était avec moi, a commencé à faire des groupes et ça a très bien marché. Il y avait une majorité de femmes dans ces groupes et elles étaient très contentes de parler avec une femme qui a une expérience et une connaissance du Dharma et ça a été très émouvant. On a fait sensiblement la même chose dans le sud de l'Autriche pendant une semaine. Je me suis dit qu'on pouvait continuer. Il était hors de question pour moi de continuer comme je

l'avais fait auparavant mais je me demandais comment ça allait évoluer et surtout comment répondre à une nécessité. Finalement, ce qui me maintient en contact c'est « est-ce qu'il y a une nécessité à tout cela ? ». Il est inconcevable pour moi d'être une sorte de « voyageur de commerce » du Dharma qui essaie de vous convaincre de choses sur lesquelles vous n'êtes pas convaincus. Je ne peux plus le faire, cela ne m'intéresse absolument pas. Je l'avoue, je l'ai beaucoup fait ! Mais je ne peux plus le faire ! C'est bien parce que d'autres le font : ça remplit une certaine fonction. Mais la mienne devait changer.

Voilà, c'est ce qui s'est passé cette année. C'est une nouvelle vie mais c'est la continuité de l'ancienne qui se réajuste et c'est ça que j'ai envie de partager avec vous. De vous entendre aussi partager, si vous le souhaitez. Aujourd'hui, on est 48 et avec moi 49 : cela fait 49 expériences de vie qui peuvent être dans une inter-appartenance et nourrir les uns et les autres par des illustrations différentes. C'est intéressant et, probablement, je ne ferai plus que ça. Si vous voyez mon programme, cela va être « dialogue sur le bord du chemin ».

Après, cela dépend de vous. De quoi est-ce que vous avez envie de parler ? Quelles sont les questions qui sont là ? Est-ce que le Dharma tel que le Bouddha l'a enseigné ou une sorte d'institutionnalisation des choses avec plus de contraintes et de rigidité vous semble plus naturel ou plus adapté à ce moment de votre vie, à ce moment de votre chemin ? Mon expérience au cours des années passées a été de voir un grand nombre de mes co-voyageurs que je connais depuis dix ans, vingt ans, trente ans et qui essaient d'intégrer les enseignements du Bouddha, de « faire » les pratiques. Pour moi le mot « faire la pratique » est presque un oxymore. La pratique n'est pas du domaine du faire. C'est du domaine de l'être, de l'expérience intime et personnelle soutenue par des techniques mais la technique n'est pas la chose primordiale. C'est l'expérience qui s'élève qui est importante et comment elle vient nourrir notre vie. C'est pour cela que, dans les communications que j'ai envoyées, j'ai pris l'image de la laine et de la teinture. J'ai envie de comprendre de quelle couleur ce message du Bouddha a teint votre laine. Votre laine a maintenant cette couleur du Dharma.

C'est ça qui, à mon sens, est important et si on veut que le Dharma reste présent dans ce monde pour les générations à venir, je crois qu'il y a un grand travail à faire de simplification, d'« essentialisation » et d'individuation pour que chacun et chacune soit l'ambassadeur ou l'ambassadrice du Dharma et de l'enseignement du Bouddha.

Ce qui a été très important pour moi dans cette année, aussi, c'est ce qui s'est passé ici au centre de Virginie. En octobre, j'ai appelé tout le monde et je leur ai dit que j'allais me retirer et que, s'ils le souhaitaient, il leur faudrait garder le centre vivant et que tout le monde prenne un aspect des choses que je faisais et se renforce sur les choses que il ou elle faisait déjà, de façon à ce que la dynamique continue. Il y a eu un moment de panique, évidemment, mais ça a été très bénéfique parce que tout le monde s'est senti engagé. Ce centre nous appartient, c'est notre bien collectif et c'est à tout le monde d'en prendre soin.

Les études du mardi que je faisais en ligne ont continué. Les dimanches matins de méditation dirigée et de questions-réponses ont continué. J'ai vu d'un seul coup une génération qui s'est levé et qui a dit « oui, on va le prendre en charge ! ». Ils ont dû dépasser les « je ne suis pas capable, je ne suis pas un lama, ni un enseignant du Dharma etc... » parce que soit ils le faisaient, soit ça disparaissait.

Moi je n'ai aucun problème avec le fait que ça s'arrête. «Tout est impermanent » nous a dit le Bouddha. Si ça s'arrête, c'est qu'il n'y a plus de soutien. Si on continue à faire survivre artificiellement un objet qui ne sert plus à personne et que tout le monde vient s'asseoir dans le centre pour ne pas blesser le lama ou que le lama se sent obligé de dire quelque chose aux disciples qui préfèrent faire autre chose et être ailleurs, ça n'a aucune raison d'être ! Un centre doit être quelque chose de vivant !

La bonne découverte pour moi est que le centre a continué. Il y a des lamas et des Rinpochés qui sont passés. Tout ça fonctionne impeccablement. Quand je reviens, je leur dit : « vous n'avez pas besoin de moi, c'est fantastique ! ». Je suis un élément de cette communauté, de ce collectif et je suis prêt à m'investir dans la mesure de ce dont le groupe a besoin. Le mardi, ils étudiaient le livre que j'ai publié sur les cinq familles de Bouddhas, c'était bien parce que je n'avais pas à faire ma propre promotion. La femme qui a pris ça en charge et qui est docteur en philosophie bouddhiste fait tout un travail sur la place des femmes dans le Dharma, sur le soutien des 8 stupas que l'on veut construire ici, sur ce qu'est l'accumulation de mérites etc. Tout cela fonctionne bien et donc je fais maintenant beaucoup plus de façon sélective. Parfois, je viens m'asseoir le dimanche mais dans le fond et j'écoute comme les autres la personne qui dirige la méditation et qui a travaillé pour faire un exposé de 15 minutes sur un sujet qui lui tient à cœur. Je sais que, quand je suis venu la première fois, la personne a été un peu nerveuse. Et si un jour je n'ai pas envie de venir, je ne viens pas. Deux fois par mois, je fais une intervention mais pour le teste, le groupe s'en occupe.

Voilà, c'est une découverte importante en ce qui concerne l'activité. Je ne suis pas le centre de l'univers ! Maintenant, la parole est à vous !

Vous ne savez pas à quel point je me réjouis de vous revoir. Toute cette année a été une prière pour que vous puissiez nous revenir. J'ai eu connaissance de votre livre et je l'ai lu. Ce que vous nous proposez là me semble une continuité des choses pour qu'on puisse s'approprier, que je puisse m'approprier le Dharma du Bouddha dans ce XXIème siècle. Vous êtes le fils spirituel de lama Guendune Rinpoché, ça me réjouit à tout instant. Voilà ce que je voulais dire : ça ne change pas.

Le plombier que l'on avait dans les centres de retraite un jour me demande : « est-ce que tu connais la différence entre Jésus et le plombier ? ». Je lui dis : « Non, je ne sais pas ». « Un jour, Jésus reviendra ! ». Je suis revenu mais je n'étais pas parti, seulement un peu ailleurs. J'espère qu'ensemble on va trouver un chemin, une façon de s'entraider parce que l'idéal du Bodhisattva pour moi c'est l'entraide. On peut dire qu'il y a les Bodhisattvas comme les rois, comme les passeurs ou comme les bergers, mais je pense que c'est de l'entraide. On s'aide les uns les autres à mieux appréhender le sens du message du Bouddha. J'insiste sur le sens plutôt que sur la forme.

Il y a beaucoup de choses dans l'enseignement du Bouddha qui étaient contextuelles et, en particulier, si on étudie le Vinaya et toutes les règles qui régissent la vie éthique, il y a des choses qui étaient liées à la culture et aux situations qui se sont passées en Inde à cette époque-là. On ne peut plus vivre avec ça aujourd'hui mais on doit en comprendre l'esprit. Si on en reste à la lettre, on est figé. On entre, pour ne pas dire qu'on est déjà, dans une situation internationale qui va être de plus en plus tendue et de plus en plus difficile. Si on

n'a que des codes rhétoriques ou des citations de Soutras, on ne va pas aller très loin : il faut que vraiment on l'ait intégré !

Merci pour tout ce que tu viens de dire et sans orgueil j'ai vécu des choses un peu similaires. Je ne suis pas partie mais ce n'est pas l'envie qui m'a manqué. Je l'ai encore un peu mais c'est moins fort. J'ai vécu une année particulière, ça a commencé par de la colère contre l'institution auprès de laquelle je vis. Toutes ces organisations, réorganisations, chambardements, ça m'emmenait très loin de l'enseignement du Bouddha et du sens profond. Donc je m'en suis totalement éloigné. Je me suis mise à l'écart. Je me suis assise au fond. « Je vous laisse faire parce que ce que vous racontez ne m'intéresse pas ». Cela a eu une influence sur une forme de culpabilité, d'abord. Je ne suis pas la bonne bodhisattva qui aide la communauté» et ensuite il y a eu un grand chambardement au niveau des pratiques. Quand tu parles de « faire les pratiques », ça me parle énormément parce que ce chambardement, c'était ça : je ne pouvais plus faire les pratiques de manière formelle. J'avais commencé l'offrande du Mandala et je me suis arrêtée à peu près au quart parce que j'avais l'impression d'être au bord d'un précipice et de ne pas pouvoir sauter tout en sachant qu'il n'y avait pas de précipice. J'ai tout laissé en plan et ça m'a pris beaucoup de temps pour recommencer petit à petit à m'asseoir sur le coussin mais en faisant en sorte que je donnais du sens à ce que je faisais et non pas « faire » parce que c'est écrit qu'il faut faire les Préliminaires pour avoir « son ticket d'entrée pour Déouatchène ». Je trouve que c'est une avancée fondamentale dans la pratique. La pratique formelle, c'est une chose mais ce qu'on vit au quotidien, dans chaque instant de la vie, dans le ressenti, dans la façon de communiquer avec les autres, pour moi c'est ça la pratique essentielle. Ce fut douloureux, voire déprimant à vivre mais ça commence à aller mieux. Je ne sais pas si c'est très intéressant ce que je raconte mais comme tu as dit qu'on était là pour échanger et s'entraider. Je me suis lancée !

Merci pour ton courage et ta confiance dans la bienveillance, sororité, fraternité de ces rencontres. On peut s'ouvrir parce qu'il n'y a ni compétition ni danger. Ce que tu dis, je l'ai rencontré des dizaines et des dizaines de fois au cours des dix dernières années parce qu'il faut un temps de maturité pour que ça arrive. A un moment, il y a une sorte de « crise d'adolescence » dans notre pratique du Dharma qui fait que la structure qui a été utile jusqu'à un certain point, non seulement n'est plus adaptée mais elle est contraignante et rigide. On est un peu dans ce que décrivait Françoise Dolto, la pédo-psychanalyste : le « passage à l'état d'écrevisse ». Les adolescents sont comme des écrevisses dont l'exosquelette est trop petit. L'écrevisse doit sortir de l'exosquelette pour qu'un nouvel exosquelette se forme. Dans cet entre-deux, l'adolescent est très fragile. On a des phases d'évolution et c'est important de les voir comme telles et non pas comme des phases d'abandon ou de rébellion. La pratique, « praxis » en grec, c'est un exercice. Le mot « méditer » en tibétain veut dire « s'habituer » (*gom*). Il y a un homophone en tibétain qui fait qu'on peut le lire comme « s'habituer, se familiariser » avec la nature de notre esprit. Bien qu'il y ait cette nature d'éveil présente et parfaite, il y a aussi les nuages d'habitudes avec leur cortège d'afflictions mentales et il va falloir les regarder.

La difficulté, c'est que des collisions se sont produites. Il y a eu toute la logique du Vajrayana où on ne questionne pas le Maître parce qu'il est (ou elle est) la représentation de la nature éveillée parfaite, Vajradhara. Donc toute parole est indiscutable. Si, dans la vue, c'est une façon de couper au travers d'un certain nombre d'habitudes et d'ignorances, dans la pratique, il faut faire très attention à ce qu'il n'y ait pas de pollution. Ce regard sacré qu'on place sur le Maître, le Mandala, l'environnement et les êtres autour de nous, c'est un regard pur que l'on pose sur le monde. Il y a ce regard pur que l'on essaie de développer mais il y a aussi la façon

habituelle, dualiste et empreinte d'afflictions mentales de regarder les choses et ça nous conduit dans schémas qui n'ont rien à voir avec ça. Des habitudes.

Il y a quelques temps, je suis retombé sur Etienne de la Boétie. Je l'ai mis sur mon site : un professeur décortique le « Discours de la servitude volontaire » d'Etienne de la Boétie. Ce qui est intéressant c'est qu'il dit que le « dominant » n'a de pouvoir que par celui que lui donne celui qui se considère comme le « dominé ». La question qui est posée n'est pas « comment se défaire des tyrans ? » mais « qu'est-ce qui fait que les tyrans ont une prise sur nous ? ». Il cite trois choses : la peur (régime autocratique, police etc...), l'abrutissement (le pain et les jeux de cirque chez les romains) pour que les gens arrêtent de penser et le désir (le dominant doit stimuler en nous le désir pour garder sa dominance). Pour avoir ce que l'on désire, il y a un certain nombre d'obligations et on doit s'abandonner. Par exemple, si on veut le salut, il faudra embrasser le dogme. Le dogme va être contraignant et on va vers un salut qui serait, en termes bouddhiste, une liberté dont nous sommes déjà dotés. C'est donc un marché de dupes !

Qu'est-ce que ça veut dire ? Il me semble que la structure des centres bouddhistes, des églises en général, ont à la fois une bénédiction et une sorte de malédiction et ça n'appartient pas à la structure (si on reprend l'exemple du tyran-structure) mais ça appartient à la personne qui par peur, par manque de discernement accepte les requêtes de la structure ou de l'institution. Ou bien par désir : « je veux atteindre l'éveil, je veux œuvrer pour le bien de tous les êtres ». Ce sont des désirs conceptuels. Ils ont une bénédiction en soi puisqu'ils nous mettent en marche vers quelque chose mais, à un moment donné, on va se rendre compte que cette ligne de fuite va vers un point qui n'est pas concevable bien que tous les enseignements nous disent que l'éveil est inconcevable. Mais, malgré tout, allons-y ! Le côté positif, c'est que ça nous met en chemin jusqu'au moment où on arrive à cette crise d'adolescence. L'enfant se rend compte qu'on lui a raconté des bobards.

J'ai toujours appelé le Dharma « le mensonge didactique ». La vérité relative du Dharma ne parle pas de l'absolu puisque de l'absolu, on ne peut rien dire. Mais, comme on ne peut rien dire de l'absolu, on ne peut pas s'ouvrir à cette présence, cette immanence qui est la nature de notre esprit. Donc il nous faut un moyen de type homéopathique où le semblable soigne le semblable. On a besoin de ce chemin mais le désir étant actif il y a l'habitude de détourner les outils pour servir les désirs égocentrés. Par exemple, s'il advient qu'aider l'autre implique d'écorner notre sacro-sainte éthique, on peut faire le choix de se cacher derrière nos vœux, au détriment de la personne qui a besoin de notre aide. Dans les enseignements, cela est mis en avant. Mais on ne le lit pas, ou bien on ne l'entend pas, parce que l'on succombe à l'habitude de tout détourner au service de nos désirs égocentrés.

Regardez les couleurs du Dharma. A un moment, le bordeaux était la couleur dominante et si on n'était pas moine, il fallait être au plus proche. Et maintenant, c'est le bleu « macron ». Tout le monde est en bleu. On a changé de couleur, c'est amusant ! Je vois qu'il y a une tendance, pas simplement dans les institutions bouddhistes mais en général dans le monde. Le costume bleu et cravate sont en train de devenir un signe d'appartenance. Je regarde ça, je ne suis ni pour ni contre et je me dis que c'est quand même étonnant de passer du bordeaux au bleu ! Quelle sera la prochaine tendance ? Pour moi tout cela indique le besoin d'adhérer à un idéal qui est en soi bénéfique mais qui amène aussi nos vieilles habitudes d'appartenance.

On pense que si on appartient, on est protégé. Dans une foule, si on est dans un groupe, est-on protégé ? On risque plutôt d'être piétiné par le groupe que d'être protégé.

Avec notre passé judéo-chrétien et notre culture occidentale, on traîne aussi la culpabilité qui fait qu'on se place en victime. Combien de fois j'ai entendu : « la dernière fois qu'on s'est vus, tu m'as dit dans quelle direction je pourrais aller mais je n'ai pas su, pas pu, je n'ai pas eu le temps etc.... ». Les gens viennent à moi en s'excusant, en demandant une absolution. Mais moi, je m'en fous ! « C'est ta vie ! Je suis triste si tu vas vers plus de complications dans ta vie mais c'est ta liberté et ton choix ! ». Mais il y a ce besoin de faire plaisir à l'autorité spirituelle, ce besoin de se prouver qu'on est dans la norme de ce groupe particulier avec ses codes. Il y a ce que j'appelle « le jargon du Dharma ». Par exemple, « j'ai un problème avec mon égo » ou « je quitte le centre et je retourne dans le samsara ». Le centre n'est pas le samsara ? On crée un langage d'un groupe et on se serre les coudes. Karmapa a dit dans une de ses pensées « il ne faut pas envisager la sangha comme un endroit où on est bien tous ensemble, comme une portée de chatons dans un lit de mohair ». Mais on a le désir d'avoir un groupe, de se sentir en sécurité, de ne pas se sentir isolé, d'avoir une image en face de soi de quelqu'un qui est l'incarnation de la perfection que l'on veut atteindre. Tout ça peut devenir une bombe à retardement. Vraiment ! Que l'on regarde une personne comme quelqu'un qui nous inspire, c'est bien. J'ai toujours été fortement inspiré par Milarepa. A 19 ans, je voulais être Milarepa mais ça m'a passé ! J'ai toujours été admiratif de Guendune Rinpoche et nourri par son exemple, mais je n'aurais jamais pensé être Guendune Rinpoche. Même chose avec Kunzig Shamar Rinpoche et Gyalwa Karmapa. J'ai une profonde admiration et ils font naître en moi l'envie d'un complet affranchissement

Comme l'a dit Karmapa cet été en Allemagne, « aider l'autre est impossible. Parfois on n'arrive même pas à s'aider soi-même ». Ce n'était pas mal comme introduction sur les pratiques de Bodhisattva ! Et il ajoute : « néanmoins, on tente l'impossible et nous sommes inspirés par ceux qui, avant nous, ont tenté l'impossible ». Donc on prend le soutien de ce groupe et la nourriture que l'on peut y trouver mais on n'a pas besoin de créer une sorte d'appartenance névrotique. Il y a cette blague de ces deux miliciens en URSS qui patrouillent ensemble, le premier dit à l'autre ; « à quoi tu penses en ce moment ? ». L'autre a peur et répond « je pense comme toi ! ». « Alors, tu es en état d'arrestation ! ». La dynamique de groupe fait que l'on veut s'assurer que tout le monde fait bien. Il y a une sorte de constriction et ça devient ridicule. Quand on est dedans tout est logique, c'est comme la schizophrénie : « moi je vais bien mais c'est vous qui avez un problème ». Si on sort de ce contexte, c'est ridicule. Je n'émet pas un jugement, là. Je vois que l'humain fonctionne comme ça. Je me regarde dans le miroir et je me demande « qu'est-ce que je fais dans ce jeu ? ».

Instinctivement, tout le monde trouve son chemin. Tu dis « il a fallu que je coupe et ça m'a pris un temps. Je me suis retirée sans claquer les portes ni brûlé les ponts. Je me suis mise de côté et me suis reconnectée avec ce qui fait sens de façon naturelle, régulière sans obligation ni contrainte ». C'est quelque chose qu'il faut écouter mais ce n'est pas simple. La plupart des gens que j'ai vus étaient dans le même questionnement : est-ce que je ne suis pas en train de trahir mes engagements ? Est-ce que je n'abandonne pas le Dharma ? J'avais des samayas et je ne récite plus les mantras. Comme si réciter un mantra comme un perroquet avait quelque chose à voir avec les samayas ! Une fois que l'expérience de la nature originelle de l'esprit

s'est produite au cours d'une initiation, on va la nourrir et rester dans cette expérience : c'est ça le samaya. Personne n'a dit qu'il fallait réciter des mantras et avoir un compteur !

En général, se réapproprier les outils qui sont valides, lire, étudier, réfléchir (c'est vraiment important) faire des liens avec notre vie de tous les jours. J'ai cité La Boétie, ça vaut le coup de lire ça pour voir ce qu'il dit et comment moi-même je me place dans la position d'une personne qui devrait servir le tyran. Pourquoi je fais ça ? Le tyran n'existe que parce que je m'incline et j'accepte. On peut accepter par peur, je le comprends mais souvent c'est par manque de lucidité et, souvent, parce qu'on a envie d'en retirer un petit bienfait.

Donc c'est une crise d'adolescence : c'est normal et c'est même plutôt souhaitable.

Merci de ton retour. Je suis super content. Heureusement que tu as sorti ton bouquin, ça nous a mis en contact. Je vois que tu portes du orange et du bleu, donc tu as les deux époques sur toi. Merci pour la version 2024 parce que, ce que tu nous proposes, c'est ce dont on a besoin, je pense. On a besoin de ces dialogues beaucoup plus que d'enseignements qu'on peut trouver sur internet, dans les bouquins et qui demandent de la réflexion. Ce n'est pas forcément pendant les enseignements que l'on nourrit le mieux la réflexion. Quand on voit le nombre d'entretiens qui sont demandés aux différents Lamas et Maîtres, on voit que le besoin est vraiment là. On a besoin dans ces échanges, qu'il y ait quelqu'un (comme toi) qui a une expérience plus approfondie que la nôtre, qui a des conseils à nous donner et qui peut vraiment nous faire progresser. C'est le cas aussi dans la « désinstitutionnalisation » et l'appropriation individuelle du message du Dharma parce qu'en fait tout ce qui est culturel, tout ce qui relève de l'époque de l'Inde, ce sont des choses que l'on ne voit pas clairement. Merci de nous proposer ça. Là, même pas en une heure, tu as répondu à plein d'interrogations que j'avais. J'ai eu, en automne, de nouveau une rupture avec la pratique. J'ai eu une phase de dépression nerveuse. Ensuite, il y a eu un retour à la pratique avec une appropriation différente : faire par envie et non pas par obligation. Les carcans de l'institution, on les subit et on accepte de subir. La culpabilité est énorme, elle nous fait défaut dans la remise en place. J'ai regardé et j'ai vu que toute la pratique que j'ai faite avant, je l'ai faite machinalement. Ce n'était pas le bon état d'esprit et du coup, ça ne servait à rien. Il y a des ruptures de samayas et je pense toujours à ce genre de choses. Mais, comme tu l'as dit, c'est revenir à l'essentiel.

Tout au long de ma vie, j'ai été inspiré par Guendune Rinpoché et Kunzig Shamar Rinpoché. Gyalwa Karmapa, que je connaissais un peu quand il était jeune, je l'ai rencontré cet été et j'ai eu la chance d'avoir quinze minutes d'entretien particulier : ça a été très éclairant. La façon dont il enseigne maintenant va exactement dans ce sens. Je ne me sens pas comme le type qui a une crise d'adolescence, qui en veut à tout le monde et qui veut pourrir l'institution. Non ! Elle a sa place, elle a sa fonction. C'est très bien ! Mais ne vous occupez pas des tyrans, occupez-vous de votre désir d'être soumis au tyran. Parce que c'est comme ça qu'un tyran devient un tyran. Si quelqu'un veut avoir une discussion avec moi et que je parle avec un homme ou une femme libre, on aura une discussion éclairante qui nourrit les deux. Pas seulement la personne qui pose la question mais aussi moi-même puisque, peut-être, je n'ai jamais réfléchi à ça. Il y a quelque chose de libérant. Ce qui m'a beaucoup marqué, parmi les derniers conseils de Guendune Rinpoché avant qu'il nous quitte, c'était « concentre-toi sur Lodjong ». L'entraînement de l'esprit a deux facettes : une facette d'engagement avec ce monde avec bienveillance et lucidité. Il a aussi un aspect, selon l'enseignement de Guendune Rinpoché et celui de Shamar Rinpoché, qui est de cultiver la reconnaissance de la nature de l'esprit au travers de la Bodhicitta absolue par le travail du calme mental et de Vipashyana.

Pendant toutes ces années, on avait fait tout le parcours traditionnel et un jour, Guendune Rinpoché m'a dit : « tu n'en as pas marre ? Lodjong, Mahamoudra, c'est très bien ! ». Shamar Rinpoché qui était en charge de cette tradition particulière, a fait un virage radical qui n'a pas été bien reçu ni bien entendu par tous et c'est pour cela qu'il a créé les Bodhi Paths pour pouvoir mettre en avant le fait que les Tantras ne sont pas utiles pour 99,99 % des gens. Il y a énormément de prérequis pour pouvoir vraiment profiter de la méthode des Tantras. Pour la plus grande partie des gens auxquels ils s'adressait (et moi auxquels je m'adresse), l'Entraînement de l'esprit est beaucoup plus efficace. En forme de boutade, il m'a dit : « Milarepa a dû pratiquer les moyens habiles des Tantras, dans une austérité intense pendant douze ans. Tchekawa Yéshé Dorjé qui a composé « l'Entraînement de l'esprit en sept points », a atteint le même résultat, avec la pratique de Lodjong, en treize ans. Vous n'êtes pas à une année près ! ». Pour moi, ces deux inspirations-là sont majeures. Le dernier livre publié par Shamar Rinpoché « *View and meditation* » en anglais (ed. Rabsel) met en avant, de façon impeccable, l'enseignement de Gampopa qui a été beaucoup critiqué sur la vue du Mahamoudra. En même temps, il explique comment appliquer l'exercice des six Paramitas dans notre quotidien. C'est ça la nourriture dont on a besoin en ce moment. Puisqu'on est dans un cadre Mahayana, tout le côté dévotion au Bouddha, au lama, à Vajradhara etc. est non applicable. Il n'y a pas besoin de s'embarquer là-dedans. Il y a un respect pour l'ainé en cela qu'il ou elle a une expérience qui est « palpable » avec une éthique « public-privé » indiscutable. Cette personne devient un ou une Vénérable. Il ou elle est digne de respect par son expérience, par sa connaissance et son mode d'être. On n'est pas « fan » d'un Vénérable mais on est porté par une admiration profonde et on voit au travers de cette personne les qualités du Dharma.

Sharma Rinpoché nous répétait encore et encore que la question du choix d'un lama-racine pouvait devenir un piège. Il disait : « prenez le Bouddha comme lama-racine, il ne vous trompera jamais ! ». Donc on revient aux fondamentaux du Mahayana. Shamar Rinpoché a fait un vrai revirement à 180° en disant « mettons l'accent sur le Mahayana ».

As-tu entendu qu'au Japon dans un centre zen Rinzaï, ils ont installé un robot qui communique avec les gens, qui récite le Sutra du cœur quand ils en ont besoin etc..? C'est une intelligence artificielle qui entame un dialogue avec les gens. Il répond à des questions en se basant sur l'enseignement du Bouddha. Il y a des personnes pour qui ça marche. Le Vénérable de ce temple a dit : « cela fait 2000 ans qu'on a des statues de Bouddha. Pourquoi pas faire un pas en avant du moment que ce qui est enseigné est juste ».

J'ai été tenté à un moment d'ouvrir un chat-bot GPT, le nourrir avec tous mes enseignements que j'ai donnés, avec tous les textes qui ont été transcrits et lui demander de faire des enseignements à thème « à la Tsony ». Mais je suis encore à l'ancienne, j'aime bien voir les gens. La dimension humaine n'est pas dans l'intelligence artificielle. D'ailleurs, j'aimerais bien qu'on arrête d'appeler ça une intelligence artificielle parce que ce n'est pas une intelligence, c'est juste un programme avec des lignes de code qui sont créées par l'humain et qui vont recracher des possibles combinaisons. Cela n'a rien à voir avec la fonction de l'enseignement. Personnellement, cela ne me stimule pas.

C'est le côté « transmission par tous les moyens possibles ». C'est du savoir.

Le savoir, c'est une chose. Ici, aux USA, on dit que le savoir, c'est que la tomate est un fruit mais l'expérience fait qu'on ne la met pas dans une salade de fruits. La dimension « expérience » me paraît vitale. Le vécu humain manque dans ces machines.

Pour parler de l'expérience, dans la Prière de Dorje Chang Thungma, on dit que la base de la méditation est le détachement, ainsi est-il enseigné. Quand tu dis ça, on s'imagine toujours qu'il faut renoncer à quelque chose avec le détachement. En le lisant, je me suis demandé si ça ne voulait pas dire « comprendre que ce à quoi on est attaché n'a, en réalité, pas d'essence ». Une fois que tu as ça, tu peux vraiment aller plus loin. C'est génial ! C'est difficile mais je comprends que c'est essentiel mais ça reste du domaine de l'intellectuel. C'est un peu frustrant de savoir vers quoi on devrait aller, s'il manque toujours le déclic et que, du coup, cela diminue en intensité.

Je vais tout d'abord revenir sur le renoncement. Le mot « renoncement » nous emmène dans une direction où on est St Antoine au désert, on voit passer la reine de Saba et on se dit « non, non, je n'irai pas ». Le renoncement dans nos sociétés, c'est à la fois saint et péjoratif. On considère que c'est de la frustration. Donc ce n'est pas très intéressant. Le mot en tibétain est « ngé djoung ». Moi je le traduis comme ça, même si ce n'est pas étymologiquement très correct : « ngé », c'est une certitude et « djoungwa », c'est l'avènement d'une certitude. Quand Karmapa, en Allemagne, a parlé du renoncement, la traductrice a traduit le mot tibétain par « renoncement » et il y a eu un mouvement dans le public. Karmapa a été surpris. De quoi on parle, là ? A la place du « renoncement », on parle plutôt de « prise de conscience » : cela veut dire qu'on s'aperçoit qu'un certain nombre de nos habitudes sont toxiques. Elles sont infondées mais on ne les a jamais vraiment questionnées. Elles s'élèvent dans un cadre qui est celui de la dualité et celui du favoritisme du sujet par rapport à l'objet. Tout cela s'appuie sur une non-reconnaissance de la réalité et cela se propage par répétitions et ces habitudes créent une dynamique polluée. Quand on prend conscience de ça, naturellement on se demande « mais pourquoi je nourris ça ? ». Là, on commence à voir de quelles façons on nourrit cela. On nourrit ça par peur, par ignorance ou parce qu'on a l'impression de pouvoir gagner quelque chose. Ce sont ces questions qu'il faut se poser ! Pourquoi est-ce que je nourris un tyran qui pourrait ma vie en pensant qu'il va m'apporter quelque chose ? C'est quand même bizarre, cette affaire ! Il faut s'asseoir !

S'asseoir, cela veut dire mettre de l'espace. Il ne faut pas se dire « je dois remplir et réciter 100 000 mantras de Vajrasattva ». Le mantra de Vajrasattva est très bien mais 100 000 est un poids excessif. Si on récite le mantra de Vajrasattva et qu'il y a une prise de conscience de l'élimination des habitudes, c'est très bien ! Karmapa a demandé à ce que l'on pratique le Soutra dit des « Trois amoncellements » ou « Prière aux 35 Bouddhas », cela consiste à se connecter à 35 formes d'éveil proposées par le Bouddha dans une situation particulière : l'origine de ce Soutra, c'est 35 Bodhisattvas qui voyageaient ensemble et qui, ensemble, ont été accidentellement responsables de la mort d'un enfant. Ils étaient complètement défaits ! Ils sont venus voir le Bouddha et le Bouddha leur a donné les moyens de dépasser ce qui se créait en eux, c.-à-d. le sentiment d'être des pécheurs. Ce Soutra commence par d'abord rendre hommage, c.-à-d. se relier à ce qui est sain. On rend hommage aux 35 aspects d'éveil autour du Bouddha. Ensuite, il y a le regret, c.-à-d. mettre à plat, ne plus se voiler la face. La troisième partie est d'offrir tout ce qui est positif dans sa vie, tout ce qui est positif dans le monde. On ressort de ça avec une mise au clair, une relation avec l'éveil (notre nature de

Bouddha) et aussi avec une réjouissance pour les qualités qui ont été les nôtres afin de ne pas rester sur un bilan aggravant d'instant en instant de nous « pécheurs ».

La Boétie l'explique très clairement, si on reste dans cette victimisation, on n'a pas besoin de faire d'efforts. On a juste à être victime. On a juste à être un pécheur et on s'engage d'avantage vers le tyran qui va nous « libérer » de notre péché sans que nous ayons besoin de faire quoi que ce soit. « Dis un seul mot et je serai pardonné ».

Cela fait partie de la renonciation : « il faut que j'arrête ou que je modifie progressivement mes habitudes de me cacher derrière le sentiment de ne pas être à la hauteur, d'être une victime de mes propres émotions etc. ». En psychologie, on appelle ça « une culpabilité occultante ». Dans le principe de purification, il y a mettre à plat (reconnaître), appliquer les moyens de transformation et puis s'engager dans une direction ou une attitude neuve à la lumière de ce qui a été découvert dans le processus de libération de ce qui faisait écran. Tout ça, on le retrouve dans la Prière aux 35 Bouddhas.

Pour moi, les grands Maîtres sont censés être omniscients. Comment peut-on expliquer (j'exagère un peu mes propos) le manque de discernement de tous ces grands Maîtres qui ont incité fortement le Vajrayana pendant plusieurs décennies en Occident alors que, comme tu viens de le dire, il y a vraiment très peu de pratiquants qui peuvent faire ces pratiques. Comme beaucoup de lamas, tu as fait deux retraites de trois ans. Je pense que c'était essentiellement du Vajrayana alors que, peut-être, une retraite de trois ans chiné-lhaklong avec du lodjong aurait été plus profitable. Est-ce que nos grands Maîtres sont si omniscients que ça ?

Il faut s'accorder sur le terme « omniscient ». Je crois qu'il y a une grosse confusion. Le mot en tibétain est « kun khyen ». « Khyen » est un terme honorifique qui veut dire « avoir la connaissance ou la conscience », « kun », de ce qui est au cœur de toute chose. Nous, on traduit par « omniscient » et on entend « qui sait tout ». Par définition, un être omniscient devrait connaître tous les numéros de téléphone de l'annuaire, comprendre toutes les pensées de tous les êtres etc. Mais ce n'est pas du tout de ça dont il s'agit ! Je l'ai vu dans les échanges qu'il y a eu entre lamas autour du procès de « ex lama yéshé ». Il y a eu des questions du genre « mais est-ce que Guendune Rinpoché était vraiment omniscient ? ». « Comment est-ce que l'on n'a pas vu ? ». Moi-même, je ne m'exclus pas puisque j'étais en charge du monastère. Très franchement, et cela a surpris la police quand ils m'ont interrogé, je n'avais pas conscience de l'ampleur de ses dégâts. Je voyais bien des tendances et des dérives à l'autoritarisme. Comme toute personne, dans une famille, dont l'enfant a été abusé, je me suis demandé comment j'avais pu ne rien voir !

Le mot « omniscient », il faut l'entendre par « la réalisation de la nature de tous les phénomènes ». C'est l'expérience de sagesse qui nous conduit à comprendre que tous les phénomènes n'apparaissent que par interdépendance et que leur essence est vide de toutes substance. C'est « kun khyen ». J'ai entendu une fois Jigmé Rinpoché qui disait quelque chose de très éclairant : « les Bodhisattvas ont pratiqué la vertu, l'honnêteté, la générosité, la discipline etc.. pendant des temps sans commencement et dans ce monde, il sont un peu naïfs. Ils sont facilement trompés parce qu'ils ne conçoivent pas qu'on puisse mentir. Ce n'est pas dans leur mode d'être ». Ils sont tellement loin de ça qu'il y a une sorte de pureté mais, en même temps, il y a une certaine naïveté. Donc il peut apparaître que, effectivement, ils n'ont pas compris et n'ont pas vu.

Cependant, moi, je n'ai pas la pureté d'un Bodhisattva, je n'ai pas la naïveté. Avant, j'étais très naïf mais aujourd'hui, j'ai plutôt tendance à voir les problèmes avant de voir les bons côtés et je n'ai rien vu passer. Quand la police m'a interrogé, ils m'ont demandé : « à votre avis, combien de personnes ont été victimes de yéshé ? ». J'ai répondu : « d'après ce que j'ai entendu, trois ou quatre ». C'était plutôt de l'ordre de treize à quinze.

Je pense qu'il y a donc une mauvaise compréhension du terme « omniscient ». Cela se réfère à la réalisation de la nature de l'esprit et des phénomènes et non pas la capacité de tout connaître dans les détails ! Vous pouvez donc respirer et avoir votre vie dans votre coin sans craindre que le lama ait des informations sur vous ! Ceci dit, tous ces grands Maîtres qui sont venus dans les années soixante-dix, qui ont lancé les choses dans cette direction et qui ont commencé à la demande du XVIème Karmapa, appartenaient à une époque au Tibet où le Vajrayana était une pratique exotérique, c'est-à-dire que tout le monde pratiquait. Tout le monde récitait des mantras, allait aux pujas de Mahakala, faisait des offrandes devant ces grandes statues en flammes et sanguinolentes. Pour beaucoup, les gens faisaient des Nyoungnés, faisaient Tchenrezi. Tara était une pratique très courante etc.... Donc on était dans un bain culturel. Eux, ils arrivent avec ça : c'est leur bagage ! C'est avec ça qu'ils peuvent communiquer avec les gens dans les années soixante-dix.

Un jour, Shamar Rinpoché m'a dit : « tu sais, la différence entre les tibétains et les occidentaux, c'est que quand le Dharma est arrivé au Tibet, les tibétains étaient très dans le pouvoir. Les traditions pré-bouddhistes, les Bôns, étaient dans le pouvoir, la manipulation des forces négatives, l'utilisation des forces divines pour que les récoltes soient bonnes. Il fallait pouvoir démontrer des signes d'accomplissement. Donc la technique tantrique apportée par Padma Sambhava au Tibet a bien rencontré ce désir d'avoir des pouvoirs, des expériences et ça a été la force du Tibet. Les occidentaux sont différents. Le Bouddhisme est arrivé dans les années soixante-dix. Il y avait Carlos Castaneda avec ses enseignements de Don Juan, la notion de rêve lucide etc.... En fait, les occidentaux voulaient triper et avoir des expériences métaphysiques etc.... Donc on n'était plus du tout dans la même recherche de fond.

Shamarpa m'a dit que le XVIème Karmapa n'était pas un très grand lettré, contrairement au VIIIème Karmapa (ou au IIIème Karmapa qui était vraiment un très grand lettré) mais c'était quelqu'un qui avait la force et l'accomplissement spirituel. Donc ce Karmapa particulier pouvait faire la transition entre le vieux Tibet, installer des monastères en Inde, voyager et amener le Dharma aux occidentaux. Il a dit à Kalou Rinpoché et à Guendune Rinpoché « allez-y ! ». Kalou Rinpoché doit être crédité d'avoir amené Tchenrezi comme pratique de base dans tous les centres d'Europe et aux USA. Guendune Rinpoché est arrivé ensuite dans les pas de Kalou Rinpoché et il a continué à faire la même chose mais il a aussi donné beaucoup d'enseignements sur l'Entraînement de l'esprit et sur le Mahamoudra. Mais un accent très fort a été mis sur les moyens du Vajrayana. Quand nous sommes entrés en retraite, nous avons fait le programme classique. Je ne le regrette pas un seul instant parce qu'il m'a conduit à être ce que je suis devenu en 1991.

En 1991, je sors de retraite et Guendune Rinpoché me dit « concentre-toi davantage sur Lodjong et le Mahamoudra ». La transition se fait et oui, à un moment on se dit « est-ce que j'abandonne ? Est-ce que je trahis ? ». Heureusement, j'étais invité par mes deux Maîtres à

faire cette transition. Cela n'a pas été traumatique pour moi. Cela fait partie de la maturité. Cela fait, en gros, cinquante ans que cet enseignement est en France et en Europe. On s'adapte. On réajuste. Il faut que les deux se rencontrent. C'est comme un mariage où chacun arrive avec son histoire et ses espoirs et si on ne s'est pas séparé au bout de trois ans, alors on n'est plus dans la même relation. Dix ans, quinze ans après le mariage, la relation a de nouveau changé. Ça a évolué avec plus de liberté, plus de reconnaissance, plus d'acceptation, moins de rigidité, moins d'attente où l'autre est censé tout nous apporter etc. Je vois tout cela comme un mûrissement naturel. Je ne le vois pas comme une confrontation.

Shamar Rinpoché nous a dit : « je recommande à tout le monde de prendre cette voie du Mahayana, de s'appuyer sur l'Entraînement de l'esprit. Comme pratique de préparation, les prosternations sont un très bon exercice et ça peut se faire avec les 35 Bouddhas comme soutien ». Donc on ne va pas d'emblée mettre cet « arbre avec plein de gens dedans » dont on ne sait pas qui ils sont ! C'est une mise en forme qui est apparue à Pagmo Drougpa. C'est lui qui a mis en forme l'Arbre du refuge, ça n'existait pas avant, de cette façon. Tout ça est une évolution, un ajustement et on navigue au fur et à mesure du temps et je pense que, d'ici une ou deux générations, on aura des bouddhistes « natifs » en Europe, c'est-à-dire pas des gens qui se sont intégrés à un courant, qui ont dû se faire une culture et la rejeter. Dans le zen, il y a quelque chose que j'adore. Il est dit : « mange tout le poisson et rejette les arêtes après ». C'est ce qu'on est en train de faire. On a mangé le poisson et on rejette les arêtes, c.-à-d. ce qui n'est pas nécessaire et qui va peut-être nous nuire. Au fond, il n'y a pas de critique.

Shamar Rinpoché disait : « pour la plupart d'entre vous, Lodjong, c'est bien. Pour les quelques uns qui ont une aspiration au Vajrayana, il est possible d'aller au Bost et de faire des retraites de trois ans ». La porte n'était pas fermée, c'était une possibilité. Mais ce n'était pas une généralisation. Le Vajrayana est une option qui ne convient pas à tout le monde. C'est une option très valable si elle est bien approchée : je n'ai rien à dire contre ça !

J'ai une question en rapport à ce que tu as dit tout à l'heure. Tu as dit que c'était marqué dans les instructions des Bodhisattvas qu'il fallait privilégier l'éthique (que tu as nommée « le rite ») à la bienveillance et à l'aide à autrui.

C'est l'inverse ! Les gens qui prennent les vœux de Bodhisattvas, les prennent sur les vœux de libération personnelle (*Pratimoksha*). On met en avant le fait de ne pas mentir, de dire la vérité, etc. On prend un exemple : Anne Franck est dans le grenier de ta maison et les SS arrivent en demandant s'il y a quelqu'un dans le grenier. Tu es devant un choix : soit tu dis « oui, il y a quelqu'un dans le grenier » et là tu suis la discipline, les rites et les vœux, soit tu dis « non, il y a personne » parce que tu privilégies la sécurité de la personne. Est-ce qu'on privilégie l'autre ou soi ? « Je ne veux pas prendre de risque avec mes vœux de libération personnelle parce qu'ils sont la corde vitale qui me conduit à l'éveil », ce qui est très respectable. Mais dans un cas de conflit, et en particulier lorsque l'on a pris les vœux de Bodhisattvas, peut-être faut-il écorner un peu cette éthique et ne pas être attaché à l'éthique de façon trop rigide. On revient à ce que je disais au début : l'esprit ou la lettre ? L'esprit est vraiment important parce que c'est ce qui va nourrir et rendre vivante la lettre, sinon c'est une lettre morte.

Ça me fait penser à une réflexion que j'ai eue plusieurs fois, c'est un problème philosophique : « tu peux sauver l'humanité si tu tues ce bébé ». La question est si tu dois le faire ou pas. A la lumière du Dharma tu commets un acte vraiment répréhensible et qui est négatif pour le karma. Le Bodhisattva devrait peut-être accepter de commettre l'acte et pourrir son propre karma pour le bénéfice de tous les autres. Est-ce que c'est l'attitude qu'aurait le Bodhisattva ?

L'attitude du Bodhisattva est une attitude de bienveillance empreinte d'une grande lucidité. « Lucidité » dans le sens de « discernement », de faire la part des choses ; ce qui est vrai, ce qui est faux, ce qui valide et non valide. Il y a des cas de figure dans les Soutras où on en parle. Par exemple, dans les Jataka, le Bouddha, dans une vie antérieure, voyageait sur un bateau avec des marchands et il a tué le chef des bandits qui avait l'intention de tuer tous les marchands pour prendre leurs biens. Il y a aussi d'autres histoires au Tibet : le roi Langdarma détruisait le Tibet et le disciple de Guru Rinpoché, Ralpatchen, l'a tué et il a passé le reste de sa vie en retraite pour purifier les conséquences de cet acte négatif.

Il y a toujours cette question : si j'étais en présence du bébé Hitler, est-ce que je pourrais le tuer ? J'aurais tendance à dire : « adopte donc le bébé Hitler et donne lui une éducation de façon à ce qu'il ne devienne pas ce qu'on connaît de lui. Donne lui de l'amour et de l'attention ». Il y a d'autres réponses que le meurtre. Trungpa Rinpoché disait : « si j'arrivais dans une pièce de contrôle avec un gars qui s'apprête à appuyer sur le bouton rouge pour détruire la planète, je le tuerais sans hésitation et avec une certaine dose de délice ». Trungpa n'était pas connu pour faire dans la demi-mesure ! Je crois qu'on ne peut pas prendre des cas exceptionnels pour en faire des généralités. C'est pour ça qu'il faut la lucidité.

A moins de naître avec des tendances profondes de sociopathe avec des carences affectives et familiales, on vient avec des tendances mais on est aussi nourri et, avec de l'affection, l'apport de la culture etc. on peut diminuer les effets de tout ça. La question est : qu'est-ce que je peux faire avec bienveillance, lucidité et discernement ? Personnellement, je prie tous les jours pour ne jamais me trouver dans cette situation où il faut faire ce choix radical.

Il y a une dimension qui nous échappe parce que cette question du bébé Hitler, on l'a posée à Shamar Rinpoché. Il a dit : Hitler est arrivé au pouvoir avec l'accord de la population. Il a été élu démocratiquement. Ce n'était pas un coup d'état ! Il n'y avait pas seulement Hitler mais aussi un courant général qui a été construit par l'arrogance des victorieux de la première guerre mondiale qui a projeté l'Allemagne au fond d'un trou, ce qui a fait jaillir la nécessité d'un orgueil national, le crack économique et la peur du communisme. Vous regardez tout ça et vous mettez un gars qui travaille son discours, soutenu par une bande de gens qui veulent l'utiliser comme moyen. Donc c'est une situation très complexe. J'ai eu l'occasion d'entendre des enregistrements de la voix d'Hitler lorsqu'il n'était pas en scène. Il parlait un autrichien très doux et nous, ce qu'on a retenu des discours d'Hitler, ce sont ses hurlements. C'est comme Trump à la télé ! Hitler avait des professeurs de diction et il travaillait ses intonations. Il a appris l'art de la rhétorique. Donc il y avait toute une dynamique autour de lui pour générer ça. Shamar Rinpoché disait qu'il avait un pouvoir qui avait été accumulé et qui était presque invincible. Puis il a ajouté : si vous abrégez ça par une action violente, le courant de l'esprit de cette personne va continuer à agir et quelque chose de similaire se représentera dans le futur.

Dans une discussion avec Guendune Rinpoché, on parlait de la façon dont le Dharma est arrivé au Tibet. Nous, on dit que le grand roi éclairé Trisong Detsen invite Shantarakshita qui est un bodhisattva pour amener le Dharma, le Mahayana et les ordinations et invite Padmasambhava pour amener les Tantras. Tous deux arrivent et s'installent au Tibet. La réalité, c'est qu'il y a eu une entrée du bouddhisme au Tibet avec force. Guendune Rinpoché a ajouté : « tu sais, l'invasion communiste au Tibet, c'est le contrecoup de la violence avec laquelle le bouddhisme y est entré ».

Donc on voit bien que la question du « bébé Hitler » n'est pas aussi simple que ça !

Les contre-mesures, c'est favoriser et cultiver une société où il y a de l'empathie et du respect, où l'avidité ne prend pas le dessus, où il a une bonne répartition des richesses etc... C'est de l'utopie. Comme le disait Karmapa à propos d'aider les êtres, c'est impossible mais faisons-le ! Louise Michel a dit : « je ne regrette qu'une seule chose, c'est de ne pas avoir pu planter un pieu dans le cœur du vampire qu'est la finance ».

Je te remercie d'avoir employé ce terme de « crise d'adolescence ». Souvent les crises d'adolescence se passent dans la violence et le rejet, ce qui n'a pas été le cas. Mais pour faire grandir intérieurement cet adolescent et qu'il devienne un bodhisattva mature, est-ce que la seule solution, c'est l'Entraînement de l'esprit qui prend du temps alors que nous sommes dans l'immédiateté du résultat ?

Je crois que la réponse est dans la question. Notre problème, c'est qu'on a une culture qui nous pousse vers l'immédiat, le confort, l'évitement de la difficulté. Si on veut être un compagnon du devoir, il faut des années et des années d'apprentissage. Un chef-d'œuvre d'apprentis n'est pas le chef-d'œuvre d'un maître. Vous qui êtes à Paris, vous voyez le travail de ces hommes et de ces femmes qui est époustouflant ! Ils nous montrent ce que c'est que de passer quinze ans, vingt ans de sa vie à l'œuvre.

On revient donc sur le métier encore et encore et on se défait de la limite du temps qui nous est imposée par la description conceptuelle de l'éveil qui nous a donné un élan, une direction. Je vous rappelle que la ligne de fuite est un point imaginaire que l'on ne rencontre jamais. C'est comme l'horizon : on le voit, on marche vers l'horizon mais jamais sur l'horizon. On fait une fixation sur l'éveil.

Une fois, j'ai dit à Dhagpo dans un enseignement, et cela n'a pas été très bien vécu : « à mon sens, à un moment donné, les Bodhisattvas arrêtent d'être obsédés par leur éveil ». On m'a répondu que dans le Sutra de l'entrée en Sri Lanka il est dit que les Bodhisattvas veulent atteindre l'éveil. Je ne vais pas critiquer le Sutra. Mon sentiment est que si on est paralysé et bloqué par le doute sur nos capacités à atteindre un éveil conceptuel, à quoi ça sert ? Thich Nhat Hanh, très poétiquement le dit : « le chemin est dans le pas ». Le pas répond à une question très simple : « passe-moi le sel ». Si on a du sel, on passe le sel ! Je pense qu'on va vers ce niveau-là de simplicité et d'intégration. On revient progressivement au rythme de la nature, au rythme du pas. On n'est pas dans le DGV, le Dharma à grande vitesse ! C'est ce rythme-là qu'il faut retrouver, l'humilité, la simplicité. Sans oublier l'appréciation, la jouissance de cet instant. Qu'il soit léger et plaisant ou qu'il soit demandant, ce moment porte en lui des richesses, c.-à-d. quelque chose qui va nous permettre de grandir, d'apprendre et d'avoir plus à donner ensuite.

Je vais vous laisser pour cette fois-ci. J'ai été très heureux de vous retrouver. On se retrouve fin février et on continue notre discussion sur les sujets qui nous importent. Entre temps, portez-vous bien. Prenez soin de vous et prenez soin les uns des autres.

Au plaisir de vous retrouver.